

Séquence I : « Je ne sais si vous dites vrai, ou non ; mais vous faites que l'on vous croit. »

Objet d'étude : Le texte théâtral et sa représentation, du XVIIe siècle à nos jours.

Problématique : Comment la parole théâtrale se révèle-t-elle sur scène dans toute son ambiguïté ?

1. Étude d'une œuvre intégrale : Dom Juan de Molière, 1665

Lectures analytiques

- **L'éloge du tabac par Sganarelle, Acte I, scène 1.**
Un condensé d'exposition sous forme d'éloge paradoxal.
- **L'éloge de l'inconstance, tirade d'un séducteur, Acte I, scène 2.**
La tirade d'un rhéteur habile, metteur en scène de ses propres exploits.
- **L'entrée en scène d'Elvire et la confrontation avec Dom Juan, Acte I, scène 3.**
Un duel entre une héroïne tragique éloquente et un séducteur silencieux.
- **La « scène du Pauvre », Acte III, scène 2.**
Une scène ambiguë et scandaleuse ; un échec du tentateur ou une victoire du rhéteur ?

Étude et comparaison de mises en scène

- L'Acte I (la découverte de Dom Juan) et le début de l'Acte III (l'errance métaphysique et la fête de la théâtralité, avec Sganarelle en infirmière) dans la mise en scène de Daniel Mesguich (2003).
- La scène du Pauvre dans l'adaptation de Marcel Bluwal (1965) et les mises en scène de Jacques Lassalle (1993), Daniel Mesguich (2003) et Arnaud Denis (2014).
- Le dénouement dans la mise en scène de Daniel Mesguich (2003) : hallucination ? plaisir ou punition ? spectacle baroque, tragédie, comédie ?

Réflexion sur le dénouement

Travail individuel sur d'autres dénouements et / ou d'autres mises en scène possibles du dénouement, puis réflexion en classe sur les projets de chacun.

Repères culturels

Repères sur le contexte de création de la pièce, son lien avec *Le Tartuffe*, sa réception, sa dimension baroque.
Repères sur l'illusion théâtrale.



2. Jeux et drames de la parole : parcours d'œuvres du XXe siècle

Lecture analytique

Ionesco, *La cantatrice chauve*, 1950. La scène du « plus joli cadavre de Grande-Bretagne ». Un dialogue absurde ?

Écriture, au choix :

- Récit d'une rencontre avec Ionesco et portrait du dramaturge.
- Pastiche d'une scène de *La Cantatrice chauve*.
- Monologue de Madame Smith.
- Monologue de la cantatrice chauve.

Étude d'images : affiches de *La Cantatrice chauve*

Réflexion à partir des affiches de 1950 (mise en scène de Nicolas Bataille) et 2007 (reprise de la mise en scène de Jean-Luc Lagarce).

Travail de groupe : mise en voix d'extraits des œuvres suivantes :

- Une scène de *Dom Juan* au choix.
- Ionesco, *La cantatrice chauve*, 1950. La parodie de scène de reconnaissance entre les époux Martin.
- Jean Tardieu, « Finissez vos phrases », in *La comédie du langage*, 1951 (pièce intégrale).
- Jean-Luc Lagarce, *Juste la fin du monde*, 1990. La colère d'Antoine.

Devoirs de type EAF, lectures cursives

Entraînement au commentaire littéraire en classe, puis devoir facultatif à la maison

Beaumarchais, *Le Mariage de Figaro*, Acte I, scène 1, 1784.

Devoir à la maison - Le jeu avec l'illusion théâtrale

Question sur corpus :

- Shakespeare, *Le songe d'une nuit d'été*, dernière réplique, 1595.
- Molière, *L'Avare*, Acte IV, scène 7 (le monologue d'Harpagon), 1668.
- Anouilh, *Antigone*, le Prologue, 1944.
- Beckett, *En attendant Godot*, début de la pièce, 1952.

Devoir sur table - Le couple maître-valet

Question sur corpus OU ébauche de dissertation sur la fonction comique de la relation maître-serviteur :

- Molière, *Le Malade imaginaire*, Acte I, scène 5, 1673.
- Marivaux, *L'île des esclaves*, scène 6, 1725.
- Beaumarchais, *Le Barbier de Séville*, Acte I, scène 1, 1775.
- Hugo, *Ruy Blas*, Acte V, scène 4, 1838.

Devoir à la maison, au choix :

- Commentaire littéraire du début de *Oh les beaux jours* de Beckett.
- Dissertation : Au théâtre, le rôle du metteur en scène peut-il être plus important que celui de l'auteur ?
- Dissertation : Dans quelle mesure la mise en scène renforce-t-elle les émotions suscitées par le texte théâtral ?

Devoir supplémentaire et facultatif : invention : réécriture du dénouement de *Dom Juan* OU discours du metteur en scène à son équipe.

Lectures cursives - une à deux pièces au choix :

Corneille, *L'illusion comique*, *Le Cid*, *Cinna* ; Molière, *Le Tartuffe*, *Le Misanthrope* ; Racine, *Phèdre*, *Andromaque*, *Britannicus*, *Bajazet* ; Marivaux, *Le Jeu de l'amour et du hasard*, *La double inconstance*, *L'esquive* ; Beaumarchais, *Le Barbier de Séville*, *Le Mariage de Figaro* ; Musset, *Lorenzaccio* ; Hugo, *Ruy Blas* ; Giraudoux, *La guerre de Troie n'aura pas lieu* ; Anouilh, *Antigone* ; Cocteau, *La machine infernale* ; Ionesco, *La cantatrice chauve*, *La leçon*, *Les chaises*, *Rhinocéros* ; Beckett, *En attendant Godot*, *Fin de partie* ; Camus, *Caligula*, *Les justes* ; Sartre, *Huis clos* ; Pirandello, *Six personnages en quête d'auteur* ; Koltès, *Combat de nègre et de chiens*, *Le Retour au désert* ; Lagarce, *Juste la fin du monde*, *Derniers remords avant l'oubli* ; Pommerat, *Cendrillon*, *Le Petit Chaperon rouge*, *Pinocchio*.

Annexes à la séquence I

Sorties au théâtre

Spectacles proposés

- **La vie est un songe de Calderón** - mise en scène de Clément Poirée
Théâtre de la Tempête, septembre 2017.
- **Les Damnés de Visconti**, mise en scène de Ivo van Hove
Comédie-Française, novembre 2017.

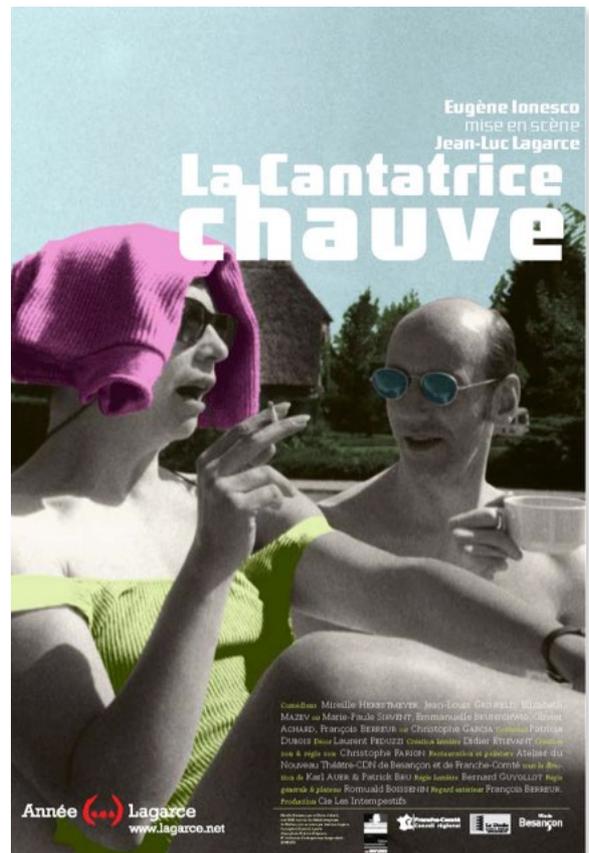
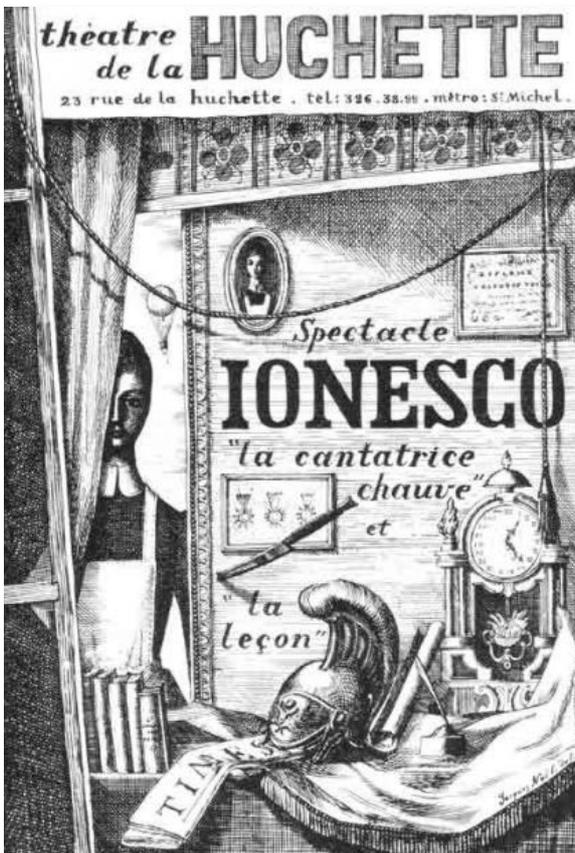
La vie est un songe



Affiches de La Cantatrice chauve

Étude d'images

Réflexion à partir des affiches de 1950 (mise en scène de Nicolas Bataille) et 2007 (reprise de la mise en scène de Jean-Luc Lagarce).



Séquence II : « Jamais je ne serai un héros. »

Objet d'étude : Le personnage de roman, du XVIIe siècle à nos jours.

Problématique : En quoi la vision d'un héros égaré change-t-elle le monde qui l'entoure ?

1. Le héros de roman au combat

Lecture analytique

Stendhal, *La Chartreuse de Parme*, Fabrice à Waterloo, 1839.

Une scène de bataille qui prend le contrepied de l'épopée.

Étude d'images : combat épique contre guerre absurde.

- Clément-Auguste Andrieux, *La bataille de Waterloo, le 18 juin 1815*, 1852.
- Jacques Tardi, illustrations pour *Voyage au bout de la nuit*, 1988.

Ces images sont reproduites ci-après, à la suite des textes.

Corpus : lectures à voix haute ; repères sur le héros de roman

- Cervantès, *Don Quichotte*, La veillée d'armes de don Quichotte, 1605.
- Voltaire, *Candide*, la guerre entre Abares et Bulgares, 1759.
- Stendhal, *La Chartreuse de Parme*, Fabrice à Waterloo, 1839.
- Flaubert, *L'Éducation sentimentale*, Frédéric en pleine fièvre révolutionnaire, 1869.
- Ernest Hemingway, *L'adieu aux armes*, sur les mots de la guerre, 1929.
- Louis-Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit*, Bardamu au front, 1932.

2. Étude d'une

Problématique : En quoi

Lectures analytiques

• L'incipit.

Une entrée envoûtante

• Le réveil de Grange

Un moment suspendu

• La rencontre de Mon

La rencontre féérique d'un double féminin du héros.

• Le réveil du 12 mai 1940.

Un écho inversé du premier réveil, au seuil d'une guerre inhumaine et irréelle.

Uniquement pour les candidats aux oraux blancs du 29 novembre : possibilité d'être évalué sur ces sections :

- le début de la séquence II : « 1. Le héros de roman au combat »,
- le parcours de lecture décrit dans l'annexe en page suivante.



Annexe à la séquence II

Café littéraire & Prix littéraire de la 1re L1

Description du parcours de lecture

En guise de prolongement à la séquence sur le personnage de roman, et afin de promouvoir auprès des élèves le roman contemporain, un **prix littéraire** a été lancé au sein de la classe, avec l'accompagnement des professeurs-documentalistes de l'établissement.

À partir d'octobre 2017, les élèves ont commencé à construire un parcours de lectures à partir des romans suivants, tous publiés à l'occasion de la rentrée littéraire. Fin novembre, chaque élève aura lu au moins un roman de la sélection et se sera engagé dans une seconde lecture.

Sélection :

- *La fonte des glaces*, de Joël Baqué.
- *Sucre noir*, de Miguel Bonnefoy.
- *Le jour d'avant*, de Sorj Chalandon.
- *De l'influence de David Bowie sur la destinée des jeunes filles*, de Jean-Michel Guenassia.
- *La disparition de Josef Mengele*, d'Olivier Guez.
- *Comment vivre en héros*, de Fabrice Humbert.
- *Mercy Mary Patty*, de Lola Lafon - **rencontre de l'auteur au Théâtre de la Reine blanche, novembre 2017.**
- *Nos vies*, de Marie-Hélène Lafon.
- *L'empereur à pied*, de Charif Majdalani.
- *La nuit des enfants qui dansent*, de Frank Pavloff.
- *L'art de perdre*, d'Alice Zeniter.

En marge de ce parcours, les élèves ont également lu en septembre un roman d'Alice Ferney (*Les Bourgeois*, *L'élégance des veuves*, *Grâce et dénuement* ou *Le ventre de la fée*) et rencontré l'écrivaine au Théâtre de la Reine blanche en octobre 2017, à l'occasion de la publication de son dernier roman, *Les Bourgeois*.

Séquence I

« Je ne sais si vous dites vrai, ou non ;
mais vous faites que l'on vous croit »

Texte n° 1

Molière, *Dom Juan*, extrait de l'Acte I, scène I

SGANARELLE, GUSMAN

- 1 SGANARELLE, *tenant une tabatière* – Quoi que puisse dire Aristote et toute la Philosophie, il n'est rien d'égal au tabac : c'est la passion des honnêtes gens, et qui vit sans tabac n'est pas digne de vivre. Non seulement il réjouit et purge les cerveaux humains, mais encore il instruit les âmes à la vertu, et l'on apprend avec lui à devenir honnête homme. Ne voyez-vous pas bien, dès qu'on en
- 5 prend, de quelle manière obligeante on en use avec tout le monde, et comme on est ravi d'en donner à droit et à gauche, partout où l'on se trouve ? On n'attend pas même qu'on en demande, et l'on court au-devant du souhait des gens : tant il est vrai que le tabac inspire des sentiments d'honneur et de vertu à tous ceux qui en prennent. Mais c'est assez de cette matière. Reprenons un peu notre discours. Si bien donc, cher Gusman, que Done Elvire, ta maîtresse, surprise de notre départ, s'est
- 10 mise en campagne après nous, et son cœur, que mon maître a su toucher trop fortement, n'a pu vivre, dis-tu, sans le venir chercher ici. Veux-tu qu'entre nous je te dise ma pensée ? J'ai peur qu'elle ne soit mal payée de son amour, que son voyage en cette ville produise peu de fruit, et que vous eussiez autant gagné à ne bouger de là.

Molière, *Dom Juan*, Acte I, scène I (extrait), 1665.

Séquence I

« Je ne sais si vous dites vrai, ou non ;
mais vous faites que l'on vous croit »

Texte n°2

Molière, *Dom Juan*, extrait de l'Acte I, scène II

DOM JUAN, SGANARELLE

1 DOM JUAN – Eh bien ! je te donne la liberté de parler et de me dire tes sentiments.

SGANARELLE – En ce cas, Monsieur, je vous dirai franchement que je n'approuve point votre méthode, et que je trouve fort vilain d'aimer de tous côtés comme vous faites.

DOM JUAN – Quoi ? tu veux qu'on se lie à demeurer au premier objet qui nous prend, qu'on renonce
5 au monde pour lui, et qu'on n'ait plus d'yeux pour personne ? La belle chose de vouloir se piquer d'un faux honneur d'être fidèle, de s'ensevelir pour toujours dans une passion, et d'être mort dès sa jeunesse à toutes les autres beautés qui nous peuvent frapper les yeux ! Non, non, la constance n'est bonne que pour des ridicules ; toutes les belles ont droit de nous charmer, et l'avantage d'être rencontrée la première ne doit point dérober aux autres les justes prétentions qu'elles ont toutes sur
10 nos coeurs. Pour moi, la beauté me ravit par tout où je la trouve, et je cède facilement à cette douce violence dont elle nous entraîne. J'ai beau être engagé, l'amour que j'ai pour une belle n'engage point mon âme à faire injustice aux autres ; je conserve des yeux pour voir le mérite de toutes, et rends à chacune les hommages et les tributs où la nature nous oblige. Quoi qu'il en soit, je ne puis refuser mon cœur à tout ce que je vois d'aimable, et dès qu'un beau visage me le demande, si j'en avais dix
15 mille, je les donnerais tous. Les inclinations naissantes, après tout, ont des charmes inexplicables, et tout le plaisir de l'amour est dans le changement. On goûte une douceur extrême à réduire, par cent hommages, le cœur d'une jeune beauté, à voir de jour en jour les petits progrès qu'on y fait, à combattre par des transports, par des larmes et des soupirs, l'innocente pudeur d'une âme qui a peine à rendre les armes, à forcer pied à pied toutes les petites résistances qu'elle nous oppose, à
20 vaincre les scrupules dont elle se fait un honneur et la mener doucement où nous avons envie de la faire venir. Mais lors qu'on en est maître une fois, il n'y a plus rien à dire ni rien à souhaiter ; tout le beau de la passion est fini, et nous nous endormons dans la tranquillité d'un tel amour, si quelque objet nouveau ne vient réveiller nos désirs, et présenter à notre cœur les charmes attrayants d'une conquête à faire. Enfin, il n'est rien de si doux que de triompher de la résistance d'une belle
25 personne, et j'ai sur ce sujet l'ambition des conquérants, qui volent perpétuellement de victoire en victoire, et ne peuvent se résoudre à borner leurs souhaits. Il n'est rien qui puisse arrêter l'impétuosité de mes désirs : je me sens un cœur à aimer toute la terre ; et comme Alexandre, je souhaiterais qu'il y eût d'autres mondes, pour y pouvoir étendre mes conquêtes amoureuses.

SGANARELLE – Vertu de ma vie, comme vous débitez ! Il semble que vous ayez appris cela par
30 cœur, et vous parlez tout comme un livre.

Molière, *Dom Juan*, Acte I, scène II (extrait), 1665.

Séquence I

« Je ne sais si vous dites vrai, ou non ;
mais vous faites que l'on vous croit »

Texte n°3

Molière, *Dom Juan*, extrait de l'Acte I, scène III

DONE ELVIRE, DOM JUAN, SGANARELLE

1 DONE ELVIRE – Me ferez-vous la grâce, Dom Juan, de vouloir bien me reconnaître, et puis-je au moins espérer que vous daigniez tourner le visage de ce côté ?

DOM JUAN – Madame, je vous avoue que je suis surpris, et que je ne vous attendais pas ici.

DONE ELVIRE – Oui, je vois bien que vous ne m'y attendiez pas, et vous êtes surpris à la vérité,
5 mais tout autrement que je ne l'espérais, et la manière dont vous le paraissez me persuade pleinement ce que je refusais de croire. J'admire ma simplicité et la faiblesse de mon cœur à douter d'une trahison que tant d'apparences me confirmaient. J'ai été assez bonne, je le confesse, ou plutôt assez sotte pour me vouloir tromper moi-même, et travailler à démentir mes yeux et mon jugement. J'ai cherché des raisons pour excuser à ma tendresse le relâchement d'amitié qu'elle voyait en vous ;
10 et je me suis forgé exprès cent sujets légitimes d'un départ si précipité, pour vous justifier du crime dont ma raison vous accusait. Mes justes soupçons chaque jour avaient beau me parler : j'en rejetais la voix qui vous rendait criminel à mes yeux, et j'écoutais avec plaisir mille chimères ridicules qui vous peignaient innocent à mon cœur. Mais enfin cet abord ne me permet plus de douter, et le coup d'œil qui m'a reçue m'apprend bien plus de choses que je ne voudrais en savoir. Je serai bien aise
15 pourtant d'ouïr de votre bouche les raisons de votre départ. Parlez, Dom Juan, je vous prie, et voyons de quel air vous saurez vous justifier.

DOM JUAN – Madame, voilà Sganarelle qui sait pourquoi je suis parti.

SGANARELLE – Moi, Monsieur, je n'en sais rien, s'il vous plaît.

DONE ELVIRE – Hé bien, Sganarelle, parlez, il n'importe de quelle bouche j'entende ces raisons.

20 DOM JUAN, *faisant signe d'approcher à Sganarelle* – Allons, parle donc à Madame.

SGANARELLE – Que voulez-vous que je dise ?

DONE ELVIRE – Approchez, puisqu'on le veut ainsi, et me dites un peu les causes d'un départ si prompt.

DOM JUAN – Tu ne répondras pas ?

25 SGANARELLE – Je n'ai rien à répondre, vous vous moquez de votre serviteur.

DOM JUAN – Veux-tu répondre, te dis-je ?

SGANARELLE – Madame...

DONE ELVIRE – Quoi ?

SGANARELLE, *se retournant vers son maître*. – Monsieur...

30 DOM JUAN – Si...

SGANARELLE – Madame, les conquérants, Alexandre et les autres mondes sont causes de notre départ ; voilà, Monsieur, tout ce que je puis dire.

DONE ELVIRE — Vous plaît-il, Dom Juan, nous éclaircir ces beaux mystères ?

DOM JUAN – Madame, à vous dire la vérité...

35 DONE ELVIRE — Ah, que vous savez mal vous défendre pour un homme de cour, et qui doit être accoutumé à ces sortes de choses ! J'ai pitié de vous voir la confusion que vous avez. Que ne vous armez-vous le front d'une noble effronterie ? Que ne me jurez-vous que vous êtes toujours dans les mêmes sentiments pour moi, que vous m'aimez toujours avec une ardeur sans égale, et que rien n'est capable de vous détacher de moi que la mort ! Que ne me dites-vous que des affaires de la
40 dernière conséquence vous ont obligé à partir sans m'en donner avis, qu'il faut que malgré vous vous demeuriez ici quelque temps, et que je n'ai qu'à m'en retourner d'où je viens, assurée que vous suivrez mes pas le plus tôt qu'il vous sera possible : qu'il est certain que vous brûlez de me rejoindre, et qu'éloigné de moi, vous souffrez ce que souffre un corps qui est séparé de son âme ? Voilà comme il faut vous défendre, et non pas être interdit comme vous êtes.

Molière, *Dom Juan*, Acte I, scène III (extrait), 1665.

Séquence I

« Je ne sais si vous dites vrai, ou non ;
mais vous faites que l'on vous croit »

Texte n°4

Molière, *Dom Juan*, Acte III, scène II

DOM JUAN, SGANARELLE, UN PAUVRE

1 SGANARELLE – Enseignez-nous un peu le chemin qui mène à la ville.

LE PAUVRE – Vous n'avez qu'à suivre cette route, Messieurs, et détourner à main droite quand vous serez au bout de la forêt. Mais je vous donne avis que vous devez vous tenir sur vos gardes, et que depuis quelque temps il y a des voleurs ici autour.

5 DOM JUAN – Je te suis bien obligé, mon ami, et je te rends grâce de tout mon cœur.

LE PAUVRE – Si vous vouliez, Monsieur, me secourir de quelque aumône ?

DOM JUAN – Ah ! ah ! Ton avis est intéressé, à ce que je vois.

LE PAUVRE – Je suis un pauvre homme, Monsieur, retiré tout seul dans ce bois depuis dix ans, et je ne manquerai pas de prier le Ciel qu'il vous donne toute sorte de biens.

10 DOM JUAN – Eh ! Prie-le qu'il te donne un habit, sans te mettre en peine des affaires des autres.

SGANARELLE – Vous ne connaissez pas Monsieur, bonhomme ; il ne croit qu'en deux et deux sont quatre et en quatre et quatre sont huit.

DOM JUAN – Quelle est ton occupation parmi ces arbres ?

15 LE PAUVRE – De prier le Ciel tout le jour pour la prospérité des gens de bien qui me donnent quelque chose.

DOM JUAN – Il ne se peut donc pas que tu ne sois bien à ton aise ?

LE PAUVRE – Hélas ! Monsieur, je suis dans la plus grande nécessité du monde.

DOM JUAN – Tu te moques : un homme qui prie le Ciel tout le jour ne peut pas manquer d'être bien dans ses affaires.

20 LE PAUVRE – Je vous assure, Monsieur, que le plus souvent je n'ai pas un morceau de pain à mettre sous les dents.

DOM JUAN – Voilà qui est étrange, et tu es bien mal reconnu de tes soins. Ah ! ah ! je m'en vais te donner un louis d'or tout à l'heure, pourvu que tu veuilles jurer.

LE PAUVRE – Ah ! Monsieur, voudriez-vous que je commisse un tel péché ?

25 DOM JUAN – Tu n'as qu'à voir si tu veux gagner un louis d'or ou non. En voici un que je te donne, si tu jures ; tiens, il faut jurer.

LE PAUVRE – Monsieur !

DOM JUAN – À moins de cela, tu ne l'auras pas.

SGANARELLE – Va, va, jure un peu, il n'y a pas de mal.

30 DOM JUAN – Prends, le voilà ; prends, te dis-je, mais jure donc.

LE PAUVRE – Non, Monsieur, j'aime mieux mourir de faim.

DOM JUAN – Va, va, je te le donne pour l'amour de l'humanité. Mais que vois-je là ? un homme attaqué par trois autres ? La partie est trop inégale, et je ne dois pas souffrir cette lâcheté.

Il court au lieu du combat.

Molière, *Dom Juan*, Acte III, scène II, 1665.

Séquence I

« Je ne sais si vous dites vrai, ou non ;
mais vous faites que l'on vous croit »

Texte n° 5

Ionesco, *La Cantatrice chauve*, extrait du début de la pièce.

MONSIEUR SMITH, MADAME SMITH

1 *Un autre moment de silence. La pendule sonne sept fois. Silence. La pendule sonne trois fois. Silence. La pendule ne sonne aucune fois.*

M. SMITH, *toujours dans son journal*. - Tiens, c'est écrit que Bobby Watson est mort.

5 Mme SMITH - Mon Dieu, le pauvre, quand est-ce qu'il est mort ?

M. SMITH - Pourquoi prends-tu cet air étonné ? Tu le savais bien. Il est mort il y a deux ans. Tu te rappelles, on a été à son enterrement, il y a un an et demi.

Mme SMITH - Bien sûr que je me rappelle. Je me suis rappelé tout de suite, mais je ne comprends pas pourquoi toi-même tu as été si étonné de voir ça sur le journal.

10 M. SMITH - Ça n'y était pas sur le journal. Il y a déjà trois ans qu'on a parlé de son décès. Je m'en suis souvenu par associations d'idées !

Mme SMITH - Dommage ! Il était si bien conservé.

M. SMITH - C'était le plus joli cadavre de Grande-Bretagne ! Il ne paraissait pas son âge. Pauvre Bobby, il y avait quatre ans qu'il était mort et il était encore chaud. Un véritable cadavre vivant. Et comme il était
15 gai !

Mme SMITH - La pauvre Bobby.

M. SMITH - Tu veux dire « le » pauvre Bobby.

Mme SMITH - Non, c'est à sa femme que je pense. Elle s'appelait comme lui, Bobby, Bobby Watson. Comme ils avaient le même nom, on ne pouvait pas les distinguer l'un de l'autre quand on les voyait
20 ensemble. Ce n'est qu'après sa mort à lui, qu'on a pu vraiment savoir qui était l'un et qui était l'autre. Pourtant, aujourd'hui encore, il y a des gens qui la confondent avec le mort et lui présentent des condoléances. Tu la connais ?

M. SMITH - Je ne l'ai vue qu'une fois, par hasard, à l'enterrement de Bobby.

Mme SMITH - Je ne l'ai jamais vue. Est-ce qu'elle est belle ?

25 M. SMITH - Elle a des traits réguliers et pourtant on ne peut pas dire qu'elle est belle. Elle est trop grande et trop forte. Ses traits ne sont pas réguliers et pourtant on peut dire qu'elle est très belle. Elle est un peu trop petite et trop maigre. Elle est professeur de chant.

La pendule sonne cinq fois. Un long temps.

Mme SMITH - Et quand pensent-ils se marier, tous les deux ?

30 M. SMITH - Le printemps prochain, au plus tard.

Mme SMITH - Il faudra sans doute aller à leur mariage.

M. SMITH - Il faudra leur faire un cadeau de noces. Je me demande lequel ?

Mme SMITH - Pourquoi ne leur offririons-nous pas un des sept plateaux d'argent dont on nous a fait don à notre mariage à nous et qui ne nous ont jamais servi à rien ?

35 *Court silence. La pendule sonne deux fois.*

Mme SMITH - C'est triste pour elle d'être demeurée veuve si jeune.

M. SMITH - Heureusement qu'ils n'ont pas eu d'enfants.

Mme SMITH - Il ne leur manquait plus que cela ! Des enfants ! Pauvre femme, qu'est-ce qu'elle en aurait fait !

40 M. SMITH - Elle est encore jeune. Elle peut très bien se remarier. Le deuil lui va si bien.

Mme SMITH - Mais qui prendra soin des enfants ? Tu sais bien qu'ils ont un garçon et une fille. Comment s'appellent-ils ?

M. SMITH - Bobby et Bobby comme leurs parents. L'oncle de Bobby Watson, le vieux Bobby Watson est riche et il aime le garçon. Il pourrait très bien se charger de l'éducation de Bobby.

45 Mme SMITH - Ce serait naturel. Et la tante de Bobby Watson, la vieille Bobby Watson pourrait très bien, à son tour, se charger de l'éducation de Bobby Watson, la fille de Bobby Watson. Comme ça, la maman de Bobby Watson, Bobby, pourrait se remarier. Elle a quelqu'un en vue ?

M. SMITH - Oui, un cousin de Bobby Watson.

Mme SMITH - Qui ? Bobby Watson ?

50 M. SMITH - De quel Bobby Watson parles-tu ?

Mme SMITH - De Bobby Watson, le fils du vieux Bobby Watson l'autre oncle de Bobby Watson, le mort.

M. SMITH - Non, ce n'est pas celui-là, c'est un autre. C'est Bobby Watson, le fils de la vieille Bobby Watson la tante de Bobby Watson, le mort.

Mme SMITH - Tu veux parler de Bobby Watson, le commis-voyageur ?

55 M. SMITH - Tous les Bobby Watson sont commis-voyageurs.

Mme SMITH - Quel dur métier ! Pourtant, on y fait de bonnes affaires.

M. SMITH - Oui, quand il n'y a pas de concurrence.

Mme SMITH - Et quand n'y a-t-il pas de concurrence ?

M. SMITH - Le mardi, le jeudi et le mardi.

60 Mme SMITH - Ah ! trois jours par semaine ? Et que fait Bobby Watson pendant ce temps-là ?

M. SMITH - Il se repose, il dort.

Mme SMITH - Mais pourquoi ne travaille-t-il pas pendant ces trois jours s'il n'y a pas de concurrence ?

M. SMITH - Je ne peux pas tout savoir. Je ne peux pas répondre à toutes tes questions idiotes !

Ionesco, *La Cantatrice chauve*, 1950.

Séquence II

« Jamais je ne serai un héros. »

Texte n° 1

1 Nous avouerons que notre héros était fort peu héros en ce moment. Toutefois la peur ne venait chez lui qu'en seconde ligne ; il était surtout scandalisé de ce bruit qui lui faisait mal aux oreilles. L'escorte prit le galop; on traversait une grande pièce de terre labourée, située au-delà du canal, et ce champ était jonché de cadavres.

5 - Les habits rouges ! les habits rouges ! criaient avec joie les hussards de l'escorte, et d'abord Fabrice ne comprenait pas ; enfin il remarqua qu'en effet presque tous les cadavres étaient vêtus de rouge. Une circonstance lui donna un frisson d'horreur ; il remarqua que beaucoup de ces malheureux habits rouges vivaient encore, ils criaient évidemment pour demander du secours, et personne ne s'arrêtait pour leur en donner. Notre héros, fort humain, se donnait toutes les peines du
10 monde pour que son cheval ne mît les pieds sur aucun habit rouge. L'escorte s'arrêta ; Fabrice, qui ne faisait pas assez d'attention à son devoir de soldat, galopait toujours en regardant un malheureux blessé.

- Veux-tu bien t'arrêter, blanc-bec ! lui cria le maréchal des logis. Fabrice s'aperçut qu'il était à vingt pas sur la droite en avant des généraux, et précisément du côté où ils regardaient avec leurs
15 lorgnettes. En revenant se ranger à la queue des autres hussards restés à quelques pas en arrière, il vit le plus gros de ces généraux qui parlait à son voisin, général aussi, d'un air d'autorité et presque de réprimande ; il jurait. Fabrice ne put retenir sa curiosité ; et, malgré le conseil de ne point parler, à lui donné par son amie la geôlière, il arrangea une petite phrase bien française, bien correcte, et dit à son voisin :

20 - Quel est-il ce général qui gourmande son voisin ?
- Pardi, c'est le maréchal !
- Quel maréchal ?
- Le maréchal Ney, bêta ! Ah çà ! où as-tu servi jusqu'ici ?

Fabrice, quoique fort susceptible, ne songea point à se fâcher de l'injure ; il contemplait, perdu
25 dans une admiration enfantine, ce fameux prince de la Moskova, le brave des braves.

Tout à coup on partit au grand galop. Quelques instants après, Fabrice vit, à vingt pas en avant, une terre labourée qui était remuée d'une façon singulière. Le fond des sillons était plein d'eau, et la terre fort humide, qui formait la crête de ces sillons, volait en petits fragments noirs lancés à trois ou quatre pieds de haut. Fabrice remarqua en passant cet effet singulier ; puis sa pensée se
30 remit à songer à la gloire du maréchal. Il entendit un cri sec auprès de lui : c'étaient deux hussards qui tombaient atteints par des boulets ; et, lorsqu'il les regarda, ils étaient déjà à vingt pas de l'escorte. Ce qui lui sembla horrible, ce fut un cheval tout sanglant qui se débattait sur la terre labourée, en engageant ses pieds dans ses propres entrailles ; il voulait suivre les autres : le sang coulait dans la boue.

35 Ah ! m'y voilà donc enfin au feu ! se dit-il. J'ai vu le feu ! se répétait-il avec satisfaction. Me
voici un vrai militaire. A ce moment, l'escorte allait ventre à terre, et notre héros comprit que c'étaient
des boulets qui faisaient voler la terre de toutes parts. Il avait beau regarder du côté d'où venaient les
boulets, il voyait la fumée blanche de la batterie à une distance énorme, et, au milieu du ronflement
égal et continu produit par les coups de canon, il lui semblait entendre des décharges beaucoup plus
40 voisines ; il n'y comprenait rien du tout.

A ce moment, les généraux et l'escorte descendirent dans un petit chemin plein d'eau, qui était
à cinq pieds en contre-bas.

Le maréchal s'arrêta, et regarda de nouveau avec sa lorgnette. Fabrice, cette fois, put le voir
tout à son aise ; il le trouva très blond, avec une grosse tête rouge. Nous n'avons point des figures
45 comme celle-là en Italie, se dit-il. Jamais, moi qui suis si pâle et qui ai des cheveux châtons, je ne
serai comme ça, ajoutait-il avec tristesse. Pour lui ces paroles voulaient dire : Jamais je ne serai un
héros.

Stendhal, *La Chartreuse de Parme*, première partie, chapitre 3, 1839.

Séquence II - Documents complémentaires : étude d'images



La bataille de Waterloo, le 18 juin 1815, Clément-Auguste Andrieux, 1852.

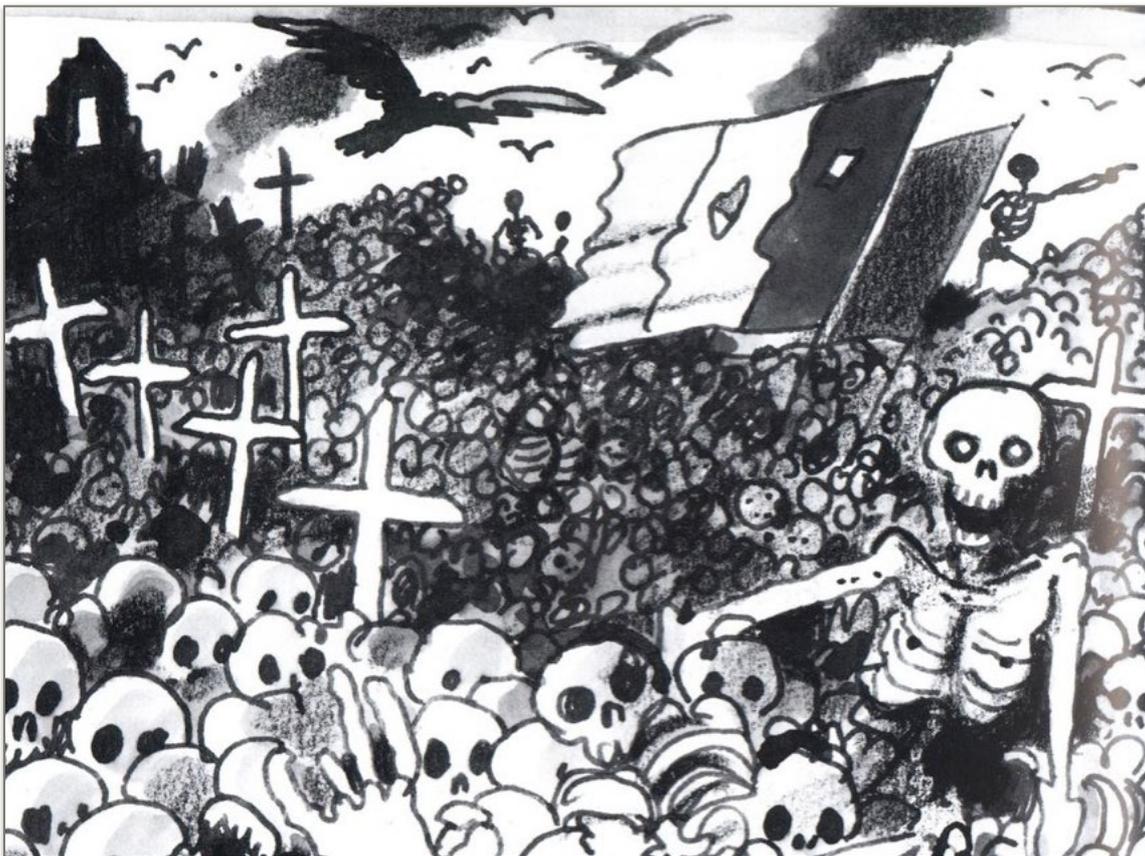


Illustration de Tardi pour *Voyage au bout de la nuit* (1932, édition illustrée parue en 1988).